

## **Si *Griseldis* m'était conté : entre attendrissement et enseignement**

### **The Griselda Story: between Tenderness and Teaching**

Anna Loba

Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu

annaloba@amu.edu.pl

#### **Abstract**

My intention is to show in this article the role of emotions in the reception and dissemination of the Griselda story. Petrarch's affective reactions to Boccaccio's tale opened the path that many authors would pursue. I propose to trace the transition from the strange and confusing story to didactic and exemplary and explain the place of Griselda in courtesy literature addressed to women in the late Middle Ages.

**Keywords:** Boccaccio, Petrarch, Philippe de Mézières, medieval conduct literature for women, emotions in literature

« Si *Peau d'Âne* m'était conté,  
J'y prendrais un plaisir extrême »

Jean de La Fontaine, *Le Pouvoir des fables*

La fortune de *Griseldis* dans la littérature didactique adressée aux femmes à la fin du Moyen Âge est une histoire tissée d'émotions. Les réactions extrêmes qui accompagnent sa lecture, sa traduction et sa vulgarisation n'expliquent pas les aléas de la transition d'un récit aussi étrange et déroutant vers le didactique et l'exemplaire. Le succès étonnant du récit continue à interpeller. Comment se fait-il qu'un personnage aussi étrange, incommensurable et, en fait, inimitable ait fini par devenir ce modèle d'épouse vertueuse, exemple à suivre pour toutes les femmes mariées ? Comment est-il possible que, insérée dans les manuels de bonne conduite, *Griseldis*

semble plus proche, plus actuelle que les femmes illustres de l'histoire sacrée et profane ? Sa grande carrière européenne doit tout à Pétrarque. Racontant à sa façon la nouvelle de Griselda, il la reconstruit et ainsi, paradoxalement, contribue à sa véritable assimilation (Lamarque, 2000, p. 59). Mon intention est de montrer dans cet article le rôle des émotions dans la réception et la diffusion de l'histoire de Griseldis. Les réactions affectives de Pétrarque au récit ont ouvert le chemin que de nombreux auteurs allaient poursuivre en modulant leurs agitations face à ce personnage féminin et sa destinée.

Mais tout commence avec Boccace, par le récit qui clôt *Le Décaméron*, conformément au principe rhétorique selon lequel le plus important doit être placé à la fin de l'ouvrage – *in fine operis*. La dixième journée du *Décaméron* traite de ceux qui « par libéralité ou par munificence, ont fait œuvre d'amour ou autre » (Boccace, 1879, t. 2, p. 377). Les héros en sont de grands et de nobles personnages dont quelques figures historiques : le roi d'Espagne, Alphonse, l'abbé de Cluny, le roi Charles I<sup>er</sup> d'Anjou, Pierre d'Aragon, Saladin et, à côté d'eux, d'autres nobles seigneurs. La dernière nouvelle semble confirmer le choix du sujet, car son protagoniste est Gualtier, le marquis de Saluces. Cependant, avant de commencer son récit, le narrateur, Dioneo, annonce soudainement qu'il ne va pas parler d'un « acte de munificence », mais d'« une extravagante brutalité » – *una matta bestialità* (Boccaccio, 1949, t. 2, p. 316)<sup>1</sup>. Ce revirement incite dès le début à s'interroger sur le sens de la nouvelle : pourquoi une héroïne féminine à la fin du dixième livre, entièrement consacré à des hommes ? Serait-elle placée là par contraste, pour illustrer, après neuf récits relatant des actions louables, la bêtise du mari ? Ou bien, ce prologue suggère-t-il dès le départ la supériorité morale et spirituelle du personnage féminin (Vuilleumier Laurens, 2017, p. 98) ?

Tout commence comme un conte de fées : « Il y a grand temps déjà, parmi les marquis de Saluces, le plus illustre de la maison fut un jeune seigneur nommé Gualtier » (Boccace, 1879, t. 2, p. 471). La parenté avec un conte folklorique voire magique est signalée par la présence du topos : le mariage d'un noble avec une pauvre paysanne et par « la séquence rituelle des trois épreuves » (Perrus, 1995, p. 138) que subit la protagoniste : l'humiliation par les paroles, l'exécution des enfants, l'expulsion du château. La description des préparatifs au mariage et aux noces, l'épisode du meurtre manqué des enfants innocents dans une forêt habitée par des bêtes sauvages prêts à dévorer leurs dépouilles, renforcent cette ambiance quasi féerique.

Si la structure du récit permet de dégager un schéma propre aux contes, la morale finale s'en écarte considérablement et révèle sa portée sociale et politique. Pour l'historienne, Christiane Klapisch-Zuber, les références aux noces contemporaines

---

<sup>1</sup> L'expression *una matta bestialità* est un écho de Dante : dans le chant XI de l'*Enfer*, la « bestialité insensée » est appelée une des « trois dispositions que réprouve le ciel » (Dante Alighieri, 1849, p. 46, v. 81)..

ne sont pas douteuses, car selon elle : « Boccace a rationalisé les éléments surnaturels du vieux conte en prêtant au marquis de Saluces – avatar plausible du monstre ou de l'être venu de l'au-delà pour épouser une mortelle – les gestes [...] d'un époux de son temps » (Klapisch-Zuber, 1982, p. 26). La morale exprimée par Dioneo (« dans les pauvres chaumières pleuvent du ciel de divins esprits ; comme aussi dans les demeures royales on en trouve qui seraient plus dignes de garder les porcs que de posséder droits de seigneurie sur les hommes » ; Boccace, 1879, t. 2, p. 483) justifie, paradoxalement, la conduite de Gualtier, résultant d'une stratégie bien préméditée, d'un plan conçu « dans un but prévu » (Boccace, 1879, t. 2, p. 482). Il s'avère donc que la brutalité et cruauté du marquis envers Griselda avaient certes pour but de lui apprendre la « profession d'épouse », mais surtout de prouver à ses sujets que sa femme était digne d'être leur souveraine. En rendant manifeste la vertu de Griselda, le marquis donne une leçon à son entourage. On peut lire la morale de la nouvelle comme une mise en valeur d'une autre forme de la « munificence », *magificenza* : par intermédiaire de sa vertueuse épouse-paysanne, Gualtier exalte l'idéal de la noblesse de l'âme et du cœur, proche aux idées de la bourgeoisie florentine du XIV<sup>e</sup> siècle (Nardone, 2000, p. 31).

Toutefois, ni la piste folklorique ni historique, n'épuisent toutes les possibilités d'interprétation de ce récit. Le texte de Boccace, qualifié volontiers d'« énigmatique » voire de « problématique » (Perrus, 1995, p. 129)<sup>2</sup>, se distingue par sa subversion et polysémie. La série d'épreuves auxquelles Griselda fut soumise par son époux permet d'inscrire la nouvelle dans la tradition de littérature misogyne et anti-matrimoniale. Une telle lecture semble être suggérée d'emblée par Dioneo, faisant éloge de la conduite du protagoniste qui « ne dépensait pas son temps à autre chose qu'à oiseler et à chasser, et ne songeait en aucune façon à prendre femme ou à avoir des enfants, en quoi il méritait d'être réputé très sage » (Boccace, 1879, t. 2, p. 471). Toutefois à la fin, dans la conclusion du narrateur, l'histoire dévoile sa polysémie, s'ouvre à une pluralité d'interprétations. D'abord la morale est empreinte de signification sociale, car l'ordre établi se voit secoué : les pauvres chaumières sont hantées par les divins esprits tandis que dans les demeures royales habitent les hommes aux âmes des vilains. Ensuite, elle montre le caractère exemplaire voire allégorique de Griselda, dont la patience est comprise comme une vertu menant à la perfection. Enfin, elle se tourne contre l'institution du mariage, car Dioneo exprime le regret de ne pas voir Griselda se venger sur son cruel de mari en lui plantant des cornes. Pourtant, en suggérant ces différentes possibilités d'interprétation, Boccace ne pose pas ouvertement des questions. Celles-ci ne surgissent qu'au moment où la nouvelle, soumise à des transformations et adaptations, se sépare du *Décameron* et commence une vie autonome.

---

<sup>2</sup> Cf. aussi Foehr-Janssens, 2000, p. 102.

En 1373 Pétrarque tient entre ses mains l'exemplaire du *Décameron* qui lui est parvenu, mais en vérité il le feuillette sans grand intérêt, selon ses propres paroles : « Je l'ai parcouru en jetant un coup d'œil sur tel ou tel passage comme un voyageur pressé, sans m'y appesantir » (Pétrarque, 2000, p. 67)<sup>3</sup>. « [J]e ne me suis arrêté vraiment sur aucun passage », ajoute-t-il plus loin pour confirmer que rien n'a attiré son attention. Rien, sauf la dernière nouvelle dont le caractère, tellement différent de celui du reste du recueil, le surprend et l'enchant. Dans la lettre à Boccace<sup>4</sup> Pétrarque fait part de ses émotions. Il relate comment l'ennui et la déception ont cédé à la joie de la découverte, au plaisir tellement vif qu'il devenait pour lui impératif de le faire partager aux autres, d'où la résolution de traduire la nouvelle en latin, à l'intention des gens ignorant la langue toscane pour qu'ils pussent, eux aussi, savourer « une histoire si attendrissante » (Pétrarque, 2000, p. 69).

Le texte original est devenu pour Pétrarque le point de départ, c'est une adaptation plutôt qu'une traduction : une interprétation très personnelle de la nouvelle boccacienne (Le Brun, 2002, p. 96). Pour dissiper les doutes et expliquer ses intentions, le traducteur avertit Boccace des modifications qu'il avait apportées. Il écrit : « J'ai développé ton histoire dans une formulation de mon cru, et même j'ai parfois changé ou ajouté quelques mots dans le texte du récit [...]. En changeant son costume l'ai-je défigurée ? Embellie peut-être ? C'est à toi d'en juger » (Pétrarque, 2000, p. 69). En fin de compte, le récit se trouve modifié sous plusieurs aspects. D'abord, les traces d'ironie et de désinvolture, tellement sensibles chez Boccace, se sont effacées, le style change de registre et devient élevé : c'est un exemple de belle prose humaniste (Olsen, 1990). Ensuite, ces transformations aboutissent au changement de sens, car Pétrarque met un fort accent sur la métamorphose de son héroïne : son intelligence et sa bonté la magnifient et lui permettent d'acquérir une qualité morale supérieure à celle de son mari, noble de naissance et non pas de cœur. Selon Henri Lamarque, l'histoire de Griseldis, racontée par Pétrarque, ressemble à un voyage initiatique dont les épreuves, au lieu de briser la protagoniste, contribuent à son héroïsation (Lamarque, 2000, p. 64). C'est enfin dans la traduction de Pétrarque que Griseldis obtient son statut de bergère, car nous apprenons que « réconfortant la vieille de son père d'une merveilleuse affection, elle faisait paître ses quelques brebis tout en usant ses doigts à la quenouille » (Pétrarque, 2000, p. 75). Boccace, quoiqu'il souligne avec insistance la pauvreté et la basse origine de son héroïne, ne mentionne qu'en passant son occupation, en appelant Griselda : « gardeuse de moutons » (Boccace, 1879, t. 2, p. 474). Il raconte cependant que

---

<sup>3</sup> Je me sers ici de la traduction d'Henri Lamarque « *L'obéissance et la fidélité remarquables d'une épouse* de François Pétrarque, poète couronné, à l'intention de Jean Boccace de Certaldo » (Lamarque, 2000, pp. 66-103).

<sup>4</sup> Deux lettres qui accompagnent la traduction : *Seniles* XVII, 3 et 4, constituent un exposé explicatif. Cf. Panzera, 2006.

lorsque Gualtier arrive dans le village pour emmener la jeune femme à la cour comme son épouse, il trouve celle-ci « portant de l'eau, qui revenait en grande hâte de la fontaine » (Boccace, 1879, t. 2, p. 473). C'est peut-être cette scène qui a fait penser Pétrarque à Rachel, la belle bergère que Jacob rencontra près d'un puits lorsqu'elle arrivait avec le troupeau de son père (Gn 29, 1-9). Cette association serait tout à fait justifiée, car Rachel, à côté d'autres femmes de la Bible : Sarra, Léa et Rébecca incarnait au Moyen Âge l'idéal d'épouse vertueuse et prête à se sacrifier, fidèle, obéissante et dévote (Vecchio, 1997, pp. 117-119). Toutefois Pétrarque ne présente pas le comportement de *Griseldis* comme un modèle à suivre pour les femmes mariées. Il souligne, au contraire, qu'on ne peut pas exiger de pareils sacrifices d'aucune épouse. S'il raconte cette histoire « ce n'est pas tant pour inciter les dames de notre temps à imiter la patience de cette épouse, qui ne me semble guère imitable, que pour inciter les lecteurs à imiter au moins la fermeté d'âme de cette femme, afin que ce qu'elle a accordé à son mari, ils osent l'accorder à notre Dieu » (Pétrarque, 2000, p. 95). Il propose donc à ses lecteurs et lectrices de se soumettre à Dieu, comme *Griseldis* s'était soumise à son seigneur et époux.

C'est ainsi que Pétrarque fait la louange de la vertu de constance, comprise dans le sens chrétien comme endurance et force d'âme face aux épreuves de la vie. Dans un certain sens, l'histoire de *Griseldis* devient pour Pétrarque un récit exemplaire<sup>5</sup>, impossible à imiter littéralement, mais possible à lire sur le plan religieux ou spirituel. Mais il faut remarquer que dans son introduction le traducteur soulève aussi les questions de style et d'écriture. Donc, dans un autre sens, comme l'affirme Raymond Esclapez, le plaisir esthétique semble pour Pétrarque tout aussi – voire plus – important que la morale où même la religion. C'est ce plaisir qu'il ressent lui-même et qu'il veut faire partager à ces lecteurs : embellir le texte et non pas le déformer (Esclapez, 2000, p. 144). Les réflexions que Pétrarque ajoute à la fin de sa traduction (*Sen. XVII*, 4), à l'adresse de Boccace, nous semblent sur ce point révélatrices. Il décrit la réaction de ses amis : les larmes et les sanglots du premier, son immense attendrissement lui rendant impossible la lecture, et l'admiration froide et retenue du second, sensible pourtant à la beauté du style (Pétrarque, 2000, pp. 97, 99). Tout semble se heurter à la question de savoir si le récit est vrai ou imaginaire, car : peut-on s'émouvoir d'une histoire fictive ? Pour Pétrarque, ce problème semble secondaire : « Je ne sais si ce sont des faits authentiques ou imaginaires », écrit-il pour préciser : « ce n'est plus une histoire mais un petit conte » (Pétrarque, 2000, p. 97). Mais à la fin, il se résout à ranger *Griseldis* parmi les héros et héroïnes de l'histoire romaine manifestant les mêmes vertus de fidélité, patience et fermeté d'âme qu'elle. Le personnage de fiction se montre aussi authentique qu'un person-

---

<sup>5</sup> Ces modifications, selon Henri Lamarque et Kevin Brownlee, sont conformes à la « rhétorique de l'exemplarité » (Lamarque, 2000, p. 64). Cf. Brownlee, 1992.

nage réel : « il s'est trouvé des êtres, et il y en a encore, pour lesquels était facile ce qui semblait normalement impossible » (Pétrarque, 2000, p. 99).

Grâce à Pétrarque la figure de Griseldis s'est répandue rapidement à travers l'Europe et – paradoxalement – c'est sa traduction latine qui a contribué dans une mesure essentielle à la connaissance de la nouvelle de Boccace dans les langues nationales. Toutefois, comme le remarque Grzegorz Franczak, dans la plupart des adaptations vernaculaires de la version pétrarquienne, l'accent est déplacé vers une interprétation « spéculaire » : Griseldis, dont l'exemple ne semblait à Pétrarque « guère imitable » par les femmes mariées, devient le modèle même de l'épouse parfaite (Franczak, 2006, pp. 26-27, 100-101).

Dans le domaine français, c'est la traduction de Philippe de Mézières qui a connu un succès spectaculaire, attesté par un grand nombre de manuscrits conservés<sup>6</sup>. L'auteur l'a incorporée dans son *Livre de la vertu du sacrement de mariage et du reconfort des dames mariees*, écrit entre 1385 et 1389 à l'intention des époux chrétiens, et tout spécialement dédié aux femmes. Philippe de Mézières conçoit son ouvrage comme un miroir carré, dont chaque face dévoile les strates successives de la signification spirituelle et théologique du mariage. Dès le prologue, il annonce que dans la quatrième partie de son livre, consacrée au lien unissant Dieu et l'âme humaine, il présentera à ses lectrices « le biau [miroir] des dames mariees en la gracieuse histoire de la noble marquise de Saluce, de sa merveilleuse bonté et constance, loyauté, amour et obeissance envers le marquis son mari » (Philippe de Mézières, 1993, p. 47). Dans l'introduction précédant immédiatement la traduction, l'auteur précise qu'il emprunte cette histoire à Pétrarque, « vaillant et solempnel docteur poete », « jadis son especial ami » (Philippe de Mézières, 1993, p. 358). Il souligne la beauté et la difficulté du texte pétrarquien, écrit dans un latin « hault et poetique », mais « fort a entendre a ceulx qui n'ont pas acoustumé a lire tel latin » (Philippe de Mézières, 1993, p. 358). Sa traduction trouve donc sa juste place dans un livre rédigé en français à l'intention particulière des femmes ignorant la langue latine. En fin rhéteur, usant du topos de modestie (qui n'exclut pas sa prédilection pour l'auto-humiliation), l'auteur souligne la maladresse de sa propre traduction : rude et lourde, et il explique les objectifs de son entreprise. Il garde toutefois essentiellement toutes les modifications apportées par son prédécesseur, surtout le style sublime. Si Pétrarque, dans sa lettre-dédicace adressée à Boccace, semble reléguer au second plan les intentions morales et didactiques, Philippe de Mézières veut « faire esmerveiller » (Philippe de Mézières, 1993, p. 356) ses lecteurs et lectrices en leur montrant le « miroir », c'est-à-dire l'exemple des femmes mariées.

Ce but moral, dès le début souligné et maintes fois rappelé dans le *Livre*, est pourtant inséparablement lié à l'objectif spirituel. Comme le souligne R. Esclapez, le

---

<sup>6</sup> La traduction de Philippe de Mézières est conservée dans dix-sept manuscrits. Cf. Golenistcheff-Koutouzoff, 1975, p. 33.

lien avec la tradition de l'exégèse médiévale de l'Écriture devient clair dès les premiers vers et il s'explique par la pratique de quêter, au-delà du sens littéral, les sens tropologique (moral) et anagogique (mystique) du texte (Esclapez, 2000, p. 143). Le sens moral est clair : l'histoire de *Griseldis* exhorte à respecter le sacrement de mariage dont les vertus sont le sujet de l'ouvrage. Le sens spirituel ou mystique se laisse déchiffrer à travers l'allégorie : la marquise de Saluces figure l'âme humaine liée à Dieu, son Créateur et Rédempteur. Le lien unissant *Griseldis* avec Gualtier, son époux terrestre, correspond au lien qui doit unir l'âme de chaque chrétien avec son époux divin, Jésus Christ. Dans la version de Philippe de Mézières, l'héroïne de l'histoire est en même temps le modèle de l'épouse exemplaire que celui du chrétien parfait : « un exemple solempnel et plaisant a Dieu, non tant seulement aus dames mariees d'amer parfaitement leurs maris, mais a toute ame raisonnable [et] devote d'amer entierement Jhesu Crist son Espous immortel » (Philippe de Mézières, 1993, p. 356).

Pour susciter l'admiration de ses lecteurs et, surtout, de ses lectrices, le traducteur français met en relief tous les éléments pathétiques de l'histoire. Il souligne l'extrême humilité de *Griseldis*, répudiée pour faire place à la nouvelle épouse, accentue le contraste entre la pauvreté de ses habits et la noblesse de son comportement. Le sommet du pathétique est atteint dans la scène finale : « Grant joye ot ce jour ou palays de Saluce, et de pitié mainte larme fu espadue, ne nulz ne se pouoit saouler de recorder en loant les grans vertus non pareilles de *Griseldis* la tres noble marquise, qui sambloit mieulx fille d'un empereur ou de Salomon par prudence que fille du povre Janicola » (Philippe de Mézières, 1993, pp. 376-377). Le parallèle établi entre *Griseldis* et le roi Salomon, en qui le Moyen Âge voyait la figure du sage, joue un rôle d'hyperbole ayant pour but d'augmenter l'admiration des lectrices. La même fonction joue l'allusion à Neuf Preuses (Philippe de Mézières, 1993, pp. 356-357)<sup>7</sup>, femmes guerrières, réputées par leur vaillance que *Griseldis* parvient à égaler et même surpasser par la force de son caractère. À la suite de Pétrarque, Philippe de Mézières fait figurer *Griseldis* parmi les héroïnes de l'histoire romaine, mais en même temps il semble l'exclure – ou du moins la tenir à l'écart – des saintes épouses du présent et du passé, dont les exemples sont évoqués dans la troisième partie du *Livre*, consacrée aux noces terrestres. Faut-il comprendre par-là, comme le veut Marie-Geneviève Grossel (1999, p. 113), que Philippe de Mézières ne croyait point à la véracité de son histoire ? Quoique le Vieux Solitaire n'ignore pas le caractère problématique du récit, difficile et impossible à croire, il incline à l'interpréter comme vrai : « Et est la dicte histoire publique et notoire en Lombardie et par especial en Pieumont et ou marquisie de Saluce et reputee pour vraye »

---

<sup>7</sup> Ces figures de guerrières qui appartiennent toutes à l'Antiquité ou à la mythologie classique. Le créateur de ce groupe de guerrières fut sans doute Jehan Le Fèvre, qui composa entre 1373 et 1387 le *Livre de Léesce*, pour prendre la défense des femmes. Cf. Cassagnes-Brouquet, 2004, pp. 172-173.

(Philippe de Mézières, 1993, p. 358). Cette conviction lui permet de traiter son histoire comme exemplaire (« vertueuse ») et d'encourager les dames mariées auxquelles est dédié son ouvrage à se vaincre et se dépasser elles-mêmes, en se mirant et remirant dans le miroir de Griseldis (Philippe de Mézières, 1993, p. 357).

Faut-il en conclure que le seul but de Philippe de Mézières, lisible dans son exclamation : « Que diray je plus pour toutes les dames du monde esmerveiller ? » (1993, p. 374), est d'édifier ses lectrices en suscitant leur étonnement et l'admiration ? Pourtant, s'il qualifie son histoire de « merveilleuse », « vertueuse » et même « gracieuse », il la veut aussi « piteuse », pareille en ceci à tant d'autres histoires douloureuses racontées dans son *Livre*<sup>8</sup>. Pour Philippe qui se nomme « aucteur indigne des tragedies » (1993, p. 374), émouvoir et provoquer des larmes est un moyen de trouver une consolation et de se convertir. Quelle que soit la lecture qu'on adopte de Griseldis, vue comme une figure de femme tyrannisée par un mauvais mari ou « une représentation des épreuves de la vie mystique » (Le Brun, 2002, p. 103), les émotions sont tout autant sollicitées pour le réconfort des dames mariées et celui de « toute âme en quête d'absolu » (Grossel, 1999, p. 113).

Nous retrouvons la traduction de Philippe de Mézières dans les traités adressés aux femmes au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Elle constitue surtout une partie importante du *Mesnagier de Paris*, traité de la vie domestique rédigé vers 1392 par un bourgeois anonyme à l'intention de sa jeune épouse. L'auteur place l'histoire de Griseldis dans un des chapitres les plus élaborés de son ouvrage, celui qui est consacré à l'obéissance envers le mari. Il considère cette vertu comme un devoir rigoureux de chaque épouse, une soumission totale aux ordres maritaux, quel que soit leur motif et quelle que soit leur importance, « mesement es choses bien estranges et sauvages » (*Mesnagier*, 1994, p. 260). En homme avisé et ayant l'expérience de la vie, l'auteur sait que la soumission et la docilité permettent à la femme d'éviter le pire : échapper au blâme, à la punition et même à la mort. Dans la deuxième partie du chapitre, l'histoire de Griseldis se trouve donc mise à côté des récits illustrant des exigences et ordres bizarres, extravagants et même insensés, mais qui, somme toute, s'avèrent caricaturaux et improbables, tellement grande est la confiance de l'auteur à la raison et au discernement des maris<sup>10</sup>. Confrontée à ces récits à caractère réaliste voire comique, l'histoire de Griseldis apparaît comme foncièrement étrangère à l'enseignement pragmatique et raisonnable proféré par le livre du bourgeois.

---

<sup>8</sup> « Toute histoire piteuse et doloireuse de la science de poetrie est appellee tragedie » (Philippe de Mézières, 1993, p. 377).

<sup>9</sup> Dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle on commence à joindre l'histoire de Griseldis au *Livre pour l'enseignement de ses filles*, rédigé entre 1371 et 1373 par Geoffroi de la Tour Landry. Cf. Golenistcheff-Koutousoff, 1975, pp. 130-131.

<sup>10</sup> L'auteur rassure sur ce point sa jeune épouse : « Car sachiez que puis qu'il soit homme raisonnable et de bon sens naturel il ne vous commendera riens sans cause, ne ne vous laissera riens faire contre raison » (*Mesnagier*, 1994, p. 242).

Dégoûté par son caractère extrême, stupéfait et terrifié peut-être, l'auteur se résout à l'accompagner d'un commentaire à l'adresse de sa jeune épouse : « je qui seulement pour vous endoctriner l'ay mise cy, non pas pour l'appliquer a vous, ne pour ce que je vueille de vous telle obeissance ; car je n'en suis mie digne, et aussi je ne suis mie marquis ne vous ay prise bergiere » (*Mesnagier*, 1994, p. 232). Dans le livre du bourgeois parisien l'histoire de *Griseldis* devient un récit qu'il faut connaître car les autres la connaissent aussi, les émotions semblent céder au bon sens et à la mesure.

Nous ignorons ce qu'en a pensé la jeune épouse du *Mesnagier*, mais nous connaissons, pour ainsi dire, la réaction d'une autre femme, car la traduction de Philippe de Mézières a servi à Christine de Pizan qui a inséré l'histoire de *Griseldis* dans son *Livre de la Cité des dames*. Contrairement à ces prédécesseurs, elle ne fait pas l'éloge de la patience inouïe de *Griseldis*, ne la fait pas admirer comme un exemple d'épouse obéissante et soumise, mais elle la place dans la galerie des femmes célèbres, comme le modèle de constance, fermeté et force de caractère. L'histoire de *Griseldis* devient un argument en faveur de la défense des femmes, sert à témoigner de leur courage contre les détracteurs qui leur font grief d'être dépourvues de fermeté : « variables et inconstans », « muables et legieres et de fraisle courage, flechissants comme enfans » (Christine de Pizan, 2007, p. 334). Soulignant que la constance est une vertu féminine, Christine de Pizan fait peut-être allusion à la formule de Pétrarque qui parlait de *Griselda* comme d'une femme au « cœur d'homme et même de vieillard » – *virilis senlisque animus* (Pétrarque, 2000, pp. 74-75)<sup>11</sup>. Selon Christine, persuadée fermement de l'égalité des sexes, les femmes peuvent avoir les mêmes vertus que les hommes. Pourtant son interprétation peut paraître paradoxale, car louant en *Griseldis* la vertu de vaillance, Christine, à la suite des autres moralistes du Moyen Âge, semble montrer à ses lectrices le silence et la soumission comme les voies menant à la perfection (Régnier-Bohler, 1997, p. 467). Elle préfère la retenue, et tout en reconnaissant l'importance de *Griseldis*, elle ne cherche ni à enflammer les émotions ni à les étouffer.

L'histoire extraordinaire de *Griseldis* devient dans la littérature du Moyen Âge un sujet riche et inspirant, en même temps fascinant et repoussant, dérangeant et suscitant la curiosité et l'émoi. Sans rester indifférents, les auteurs attisent ou éveillent les émotions pour effrayer ou pour édifier ses lecteurs et ses lectrices. Ils se sentent contraints à prendre une position, à s'engager face au destin de cette femme vaillante et énigmatique, à lui assigner un sens. Ce récit mystérieux interpelle l'intellect et les émotions, comme le fera trois siècles plus tard l'histoire de *Peau d'Âne* dont *Griseldis* reste sans doute sœur jumelle.

---

<sup>11</sup> La traduction de Philippe de Mézières s'éloigne significativement de la version de Pétrarque : « un corage vertueux plain d'umilité et de meurté » (Philippe de Mézières, 1993, p. 361).

## BIBLIOGRAPHIE

- Boccaccio, G. (1849). *Il Decamerone* (I. Moutier, Ed.). Paris : Firmin Didot.
- Boccace (1879). *Le Décaméron* (F. Reynard, Trans.). Paris : G. Charpentier.
- Brownlee, K. (1992). Commentary and the Rhetoric of Exemplarity : Griseldis in Petrarch, Philippe de Mézières, and the Estoire. *The South Atlantic Quarterly*, 91 (4), 865-890.
- Cassagnes-Brouquet, S. (2004). Penthésilée, reine des Amazones et Preuse, une image de la femme guerrière à la fin du Moyen Âge. *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 20, 169-179.
- Christine de Pizan (2007). *Le Livre de la Cité des Dames* (E. J. Richards, Ed.). In Ch. de Pizan, *La Città delle Dame* (P. Caraffi, Trans.). Roma : Carozzi editore.
- Dante Alighieri (1849). *La Divine Comédie* (A.-F. Artaud de Montor, Trans.). Paris : Librairie de Firmin Didot frères.
- Esclapez, R. (2000). Philippe de Mézières, « Le Miroir des dames mariées », vers 1384. In J.-L. Nardone, H. Lamarque (Eds.), *L'Histoire de Griselda – une femme exemplaire dans les littératures européennes*, t. 1 : *Prose et poésie* (pp. 143-175). Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Foehr-Janssens, Y. (2000). *La Veuve en majesté. Deuil et savoir au féminin dans la littérature médiévale*. Genève : Droz.
- Franczak, G. (2006). *Vix imitabilis. La Griselda polacca fra letteratura e cultura popolare*. Kraków – Udine : Stowarzyszenie Twórcze Artystyczno-Literackie.
- Golenistcheff-Koutouzoﬀ, É. (1975). *L'Histoire de Griseldis en France au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle*. Genève : Slatkine Reprints.
- Grossel, M.-G. (1999). Sainte paysanne et épouse fidèle : l'image de Griseldis à l'épreuve des Miroirs de mariage. In D. Buschinger (Ed.), *Autour d'Eustache Deschamps. Actes du Colloque du Centre d'études médiévales de l'Université de Picardie – Jules Verne, Amiens, 5-8 novembre 1998* (pp. 103-114). Amiens : Presses du Centre d'études médiévales.
- Klapisch-Zuber, Ch. (1982). Le complexe de Griselda. Dot et dons de mariage au Quattrocento. *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Âge, Temps modernes*, 94 (1), 7-43.
- Lamarque, H. (2000). Pétrarque, « De oboedientia et fide uxoria in Seniles » (XVII, 3), 1373. In J.-L. Nardone, H. Lamarque (Eds.), *L'Histoire de Griselda – une femme exemplaire dans les littératures européennes*, t. 1 : *Prose et poésie* (pp. 59-103). Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Le Brun, J. (2002). *Le Pur Amour de Platon à Lacan*. Paris : Éditions du Seuil.
- Le Mesnager de Paris* (1994). G. E. Brereton, J. M. Ferrier (Eds.). K. Ueltschi (Trans.). Paris : Librairie Générale Française.
- Nardone, J.-L. (2000). Boccace, « Décaméron », (X, 10), 1350. In J.-L. Nardone, H. Lamarque (Eds.), *L'Histoire de Griselda – une femme exemplaire dans les littératures européennes*, t. 1 : *Prose et poésie* (pp. 29-57). Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Olsen, M. (1990). Réception de la nouvelle de Griselda (Decameron X, 10) – diffusion et transformations idéologiques. In L. Lindvall (Ed.), *Actes du X<sup>e</sup> Congrès des Romanistes scandinaves. Lund, 10-14 août 1987*. Lund : Lund University Press. URL : [https://rucforsk.ruc.dk/ws/files/49602767/Griselda\\_Lund.pdf](https://rucforsk.ruc.dk/ws/files/49602767/Griselda_Lund.pdf)
- Panzerà, M. C. (2006). La nouvelle de Griselda et les « Seniles » de Pétrarque. *Cahiers d'études italiennes*, 4, 33-49.
- Perrus, Cl. (1995). La nouvelle X, 10 du « Décaméron » : une anti-nouvelle. *Arzanà. Cahiers de littérature médiévale italienne*, 3, 129-160.
- Pétrarque, F. (2000). *L'obéissance et la fidélité remarquables d'une épouse* (H. Lamarque, Trans.). In J.-L. Nardone, H. Lamarque (Eds.), *L'Histoire de Griselda – une femme exemplaire dans*

- les littératures européennes*, t. 1 : *Prose et poésie* (pp. 67-103). Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Philippe de Mézières (1993). *Le Livre de la vertu du sacrement de mariage* (J. B. Williamson, Ed.). Washington : The Catholic University of America Press.
- Régnier-Bohler, D. (1997). Voix littéraires, voix mystiques. In G. Duby, M. Perrot (Eds.), *Histoire des femmes en Occident*, t. 2 : *Le Moyen Âge*. Ch. Klapisch-Zuber (Ed.) (pp. 443-500). Paris : Plon.
- Vecchio, S. (1997). La bonne épouse (Mitrovitsa, J. Dalarun, Trans.). In G. Duby, M. Perrot (Eds.), *Histoire des femmes en Occident*, t. 2 : *Le Moyen Âge*. Ch. Klapisch-Zuber (Ed.) (pp. 117-145). Paris : Plon.
- Vuilleumier Laurens, F. (2017). De la « Griselda » aux « Femmes illustres ». In H. Casanova-Robin, S. Gambino Longo, F. La Brasca (Eds.), *Boccace humaniste latin* (pp. 93-106). Paris : Classiques Garnier.